

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

166 | avril-juin 2003

Malinowski, Faulkner. Culture et cognition. Souvenir et héritage

---

Paloma Gay y Blasco, *Gypsies in Madrid. Sex, Gender and the Performance of Identity*

Oxford-New York, Berg, 1999, xi + 198 p., bibl., index, ill. (« *Mediterranea Series* »)

Nathalie Manrique

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18913>

DOI : 10.4000/lhomme.18913

ISSN : 1953-8103

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 30 juin 2003

Pagination : 299-301

ISBN : 2-7132-1805-5

ISSN : 0439-4216

**Référence électronique**

Nathalie Manrique, « Paloma Gay y Blasco, *Gypsies in Madrid. Sex, Gender and the Performance of Identity* », *L'Homme* [En ligne], 166 | avril-juin 2003, mis en ligne le 08 septembre 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18913> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.18913>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

---

# Paloma Gay y Blasco, *Gypsies in Madrid. Sex, Gender and the Performance of Identity*

Oxford-New York, Berg, 1999, xi + 198 p., bibl., index, ill. (« *Mediterranea Series* »)

Nathalie Manrique

---

- 1 “MY AIM in this book is to explore some of the key processes through which the Spanish Gypsies or Gitanos construct their distinctive way of life and their understanding of themselves as a group different from the non-Gypsies – whom they call *Payos*” (p. 3). Par la première phrase de son introduction, Paloma Gay y Blasco s’inscrit parmi les chercheurs<sup>1</sup> qui s’interrogent sur la nature des facteurs créateurs de pérennité, particulièrement en ce qui concerne la distinction identitaire. L’étude des Tsiganes, tout comme celle d’autres minorités ethniques, soulève le problème de la dissemblance d’un groupe installé, durant de nombreuses années, dans un contexte auquel il semble néanmoins rester étranger. Les Gitans en Espagne, dès les premières tentatives d’assimilation, nourrissent les mêmes questions : comment font-ils pour conserver leur spécificité ? Quelle forme prend-elle ? Depuis les premiers travaux anthropologiques espagnols, des années 1970, menés par Teresa San Román<sup>2</sup> qui, ayant étudié des communautés gitanes de Catalogne et de Madrid, s’est intéressée aux caractéristiques distinctives gitanes, d’autres chercheurs (parmi lesquels Elisenda Ardévol, Miriam Kaprow, Kristen Wang et David Lagunas Arias<sup>3</sup> pour la moitié nord de l’Espagne, et Juan Gamella, Caterina Pasqualino, Nancy Thède pour l’Andalousie) se sont penchés sur cette « ... différence inquiétante »<sup>4</sup> apportant chacun un nouvel éclairage.
- 2 Paloma Gay y Blasco examine ce qui, à première vue, semble paradoxal. Les Gitans de Jarana, quartier marginal de la banlieue madrilène, affirment péremptoirement leur distinction par rapport aux *Payos*. Cependant, ils n’estiment pas former pour autant une entité homogène : ils revendiquent une absence de cohésion au sein de leur communauté. Quels peuvent donc être les processus par lesquels cette « gypsiness » s’affirme ? Selon l’auteure, elle est construite quotidiennement et de manière

individuelle, par petites touches, en fonction des critères de genre et d'âge. Les Gitans de Jarana ne distinguent pas fondamentalement l'identité du groupe et celle de l'individu. Pour eux, un lien métonymique rend indissociable la personne et la communauté gitanes. Ainsi, malgré une relative disparité communautaire, tout Gitan, par son comportement conforme à la *ley gitana*, réactive la distinction Gitan/*Payo* et renforce les contours de la « gypsiness ». Cette réactivation se fait par la recherche d'une adéquation au plus proche de l'image du Gitan idéal échafaudée sur une définition discriminatoire de la moralité. Fruit d'une dynamique continue dans les rapports d'interaction au sein du groupe (avec « les siens », c'est-à-dire dans la parenté) mais aussi en dehors de celui-ci, l'identité gitane se modèle en fonction des sexes. Les hommes doivent démontrer une fidélité sans faille envers leur « patrigroup »<sup>5</sup> – fidélité allant jusqu'à la rixe ou la vengeance – et en assumer les conséquences. Les femmes, quant à elles, sont tenues de préserver la *honra*<sup>6</sup> de la famille, en démontrant la maîtrise de leur désir sexuel par la conservation de leur virginité. Cela est confirmé, le jour de leur mariage, lors de la défloration rituelle. La virginité d'une femme couvre sa famille d'honneur. Elle prouve la haute moralité des hommes de leur famille, considérés comme les gardiens du corps féminin, donc, de leur « gypsiness ».

- 3 L'auteure pose ses conjectures en établissant que la distinction des genres est essentielle pour révéler cette classification hiérarchique fondée sur la moralité. Elle propose en effet d'introduire la notion de « gender » et non pas celle de « sexe » qui a moins d'ampleur significative que la première. Les Gitans de Jarana attribuent en fait des qualités autres que strictement corporelles à la dialectique homme/femme. Ainsi, les notions de respect et de *conocimiento*<sup>7</sup> sont attribuées aux hommes. Les femmes, par nature, en seraient dépourvues. Sans vouloir forcer les propos de Gay y Blasco, je serais tentée de résumer sa définition de la « gypsiness » par « plus on est moral et plus on est Gitan ; et, plus on est Gitan et plus on est moral ». Il est évident que les critères de moralité ne sont pas les mêmes selon que l'on se place du côté gitan ou du côté *payo*. Mais, c'est en ces termes que semblent se traduire, pour les Gitans de Jarana, les principes de la distinction identitaire.
- 4 L'anthropologue dépeint de manière très fine la vie dans le quartier de Jarana. Elle nous fait partager les instants de repos de ces Gitans (sur 400 habitants, 350 sont Gitans) qui, de retour du labeur, prennent le soleil sur le pas de la porte pendant que les femmes regardent les « soap-opéras » vénézuéliens devant une tasse de café bien sucré. Son œil attentif, empathique n'oublie pas de se fixer sur les problèmes économiques, l'insalubrité de certains logements, parfois la drogue, la violence... et les actions administratives pour tenter de pallier les besoins les plus immédiats. Plusieurs appartiennent à l'Église évangélique de Philadelphie<sup>8</sup> qu'ils nomment *El Culto*. Leur conception de la personne et de ses devoirs entre souvent dans le schéma des valeurs gitanes, mais elle remet en question la hiérarchie générationnelle, un des éléments socle de l'organisation sociale et morale de Jarana.
- 5 La première piste de recherche de l'auteure découle d'un constat : les Gitans de Jarana ne s'intéressent pas au passé. Ils sont non seulement indifférents à tout ce qui peut s'y rapporter mais encore ils s'en écartent significativement. Leur identité de groupe ne peut prendre appui sur un sentiment de partage d'un territoire, d'une mémoire, d'objets... Tout est oublié, brûlé, consommé. Le Gitan est ancré dans le présent. Et c'est à partir de ce quotidien, chaque fois renouvelé, que s'enracine la continuelle mutation de la « performance », à savoir la mise en scène du soi individuel mais aussi

communautaire. Ainsi, ils ne recherchent ni l'union, ni l'harmonie identitaire mais tendent surtout à se distinguer des autres, de ceux dont ils se considèrent les hôtes indésirables.

- 6 On peut se demander pourquoi, au sein de la communauté gitane, existe une telle dysharmonie. Selon Paloma Gay y Blasco, une force centrifuge les ébranle périodiquement : elle prend la forme de conflits réguliers entre les groupes familiaux. Ces heurts, parfois d'une violence rare, provoquent à la fois l'isolement des familles et la multiplication des liens internes. Les mariages, souvent consanguins d'après l'auteure, en illustrent le mécanisme. Il en est de même pour le système de résidence de type virilocal : celui-ci renforce la cohésion entre les patrigroupes. De plus, appartenir socialement, de façon plus accusée, à un patrilignage qui peut parfois être très étendu, permet de créer une sorte de territoire sur lequel les familles se retrouvent, à l'abri de tous dangers. Il est intéressant de remarquer, comme l'a fait Paloma Gay y Blasco, la similitude entre, d'une part, l'organisation sociale où l'inflexion patrilinéaire est prépondérante<sup>9</sup> et, d'autre part, les théories sur la conception, dans lesquelles l'homme est considéré comme celui qui dépose la semence : il *levanta linaje*, « lève un lignage », alors que la femme n'est qu'un réceptacle.
- 7 Ces territoires non partagés ne sont pas uniquement symboliques. Dans le quartier de Jarana se sont constituées, en effet, des sortes de zones privées qui sont réservées à certaines familles. C'est là que les enfants et les adultes se plaisent à se retrouver et à perpétuer les relations entre parents. Dans cette parenté de proximité, la bonne entente est de mise. Lorsqu'elle est transgressée en son sein, le devoir de vengeance disparaît. Aucun risque de conflit collectif n'existe alors dans le patrigroupe. Parmi les proches, figurent parfois les voisins avec qui l'on entretient des liens d'échange et de solidarité. De plus, périodiquement, les liens avec le patrigroupe ou la *raza*, lorsque cela concerne des parents vivant hors du quartier, sont aussi ravivés par des célébrations de mariage, de funérailles, ou par des rixes. Tout est mis en œuvre pour que le groupe ne s'effrite pas puisque la sécurité de chaque famille et sa propre perpétuation en dépendent.
- 8 Par ce travail de mise en perspective de données ethnographiques d'une très grande finesse avec une problématique liée à la perpétuation d'un groupe pourtant fragmenté, Paloma Gay y Blasco met en exergue la force créatrice de reproduction des normes et son impact sur le quotidien : les Gitans et les Gitanes de Jarana, en donnant chair à ces règles, en les manipulant, perpétuent leurs différences. Par ailleurs, elle prolonge les propositions de Teresa San Román (1997) grâce à une nouvelle approche qui confirme l'utilisation de la notion de « patrigroup ». Ce concept est au cœur de l'organisation de la vie sociale ; la rixe en est le moment privilégié pendant lequel chacun y trouve sa place. L'auteure constate pourtant que ses observations ne sont pas partagées par des chercheurs ayant étudié des populations gitanes installées en Andalousie. Cette grille de lecture « san romanienne » des faits sociaux gitans ne semble pas très appropriée en Andalousie où, avec Gamella, surtout, et en filigrane, Pasqualino et Thède<sup>10</sup>, nous remarquons une bilatéralité bien plus marquée dans le cadre de la reconnaissance des proches (consanguins et affins) et des liens entretenus avec eux. En outre, précisons que le système résidentiel si important dans la caractérisation du « patrigroup » n'est pas une donnée statique, pour les groupes et pour les individus. La résidence et l'appartenance groupale peuvent suivre une logique parfois virilocale tout en adoptant

des aspects matrilocaux, ambilocaux ou néolocaux. Cet aspect, comme le souligne Juan Gamella, est très manifeste en Andalousie.

---

## NOTES

1. Voir par exemple : Leonardo Piasere, *Mare Roma. Catégories humaines et structure sociale : une contribution à l'ethnologie tsigane*, Paris, EHESS, 1984, thèse de doctorat ; *Popoli Delle Discariche. Saggi di antropologia zingara*, Rome, CISU, 1991 ; Alain Reyniers, *La Roue et la pierre : contribution anthropo-historique à la connaissance de la production sociale et économique des Tsiganes*, Paris, Université Parisv, 1992, thèse de doctorat ; et les ouvrages de Michael Stewart et Patrick Williams cités par l'auteure dans sa bibliographie.
2. Teresa San Román, *Vecinos Gitanos*, Madrid, Akal editor, 1976.
3. David Lagunas Arias, *Dentro de « Dentro ». Estudio antropológico y social de una comunidad de gitanos catalanes*, Jaén, Universidad de Jaén, 2000, thèse de doctorat. Chercheur non cité par Paloma Gay y Blasco, sa thèse ayant été soutenue après la parution de son ouvrage.
4. Nous reprenons une partie du titre du livre de Teresa San Román, *La Diferencia inquietante : viejas y nuevas estrategias culturales de los gitanos*, Madrid, Siglo XXI de España editores, 1997.
5. Traduction anglaise du terme *patrigrupo*, donnée par l'auteure. Ce concept est utilisé par Teresa San Román (*op. cit.*, 1997 : 94) qui s'inspire de la catégorie du « compromise kin group » de Murdock.
6. La traduction littérale serait « honneur » mais, comme le précise l'auteure, cette notion peut, au moment du mariage, prendre un caractère très concret : il désigne alors le liquide qui se répand sur le mouchoir avec lequel la *ajuntaora* déflore la jeune fille.
7. Terme dont la traduction littérale est la « connaissance » et qui renvoie plus exactement à la connaissance et au respect des règles de comportement.
8. Église protestante originaire des États-Unis qui connaît un succès notable auprès des communautés gitanes espagnoles.
9. Notons que la terminologie de parenté semble être de type eskimo. L'auteure écrit : « In Jarana, the Gitanos combine a cognatic terminology with a strong stress on patrilineal links » (p. 137). Il semble évident qu'elle voulait désigner ici une terminologie qui ne ferait pas la distinction entre les paternels et les maternels. La terminologie eskimo apparaît comme la plus vraisemblable. En outre, elle établit visiblement un lien de corrélation important entre le système de filiation et la terminologie de parenté, lien qui l'amène à remarquer l'absence de trace de cette inflexion patrilinéaire dans la terminologie de parenté.
10. Juan F. Gamella, *La Población gitana en Andalucía*, Séville, Junta de Andalucía, 1996 ; Caterina Pasqualino, *Dire le chant : les Gitans flamencos d'Andalousie*, Paris, CNRS Éditions/Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1998 ; Nancy Thède, *Gitans et flamenco : les rythmes de l'identité*, Paris-Montréal, L'Harmattan, 2000.

---

AUTEUR

NATHALIE MANRIQUE

EHESS, Paris.